

Rio-de-Janeiro. Le 1^{er} Juin 1876.

Mon bien aimé, mon Gustave chéri, et à moi seu-

M le bien à moi; tu es bon bon bon, comment te remercier de la longue lettre que j'ai reçue hier, datée du 8 mai; tu me gâtes mon aimé, il fallait me gronder pour les gentilles méchancetés que je t'écris, mais me pardonner bien vite après, m'embrasser follement, tu sais, ce dernier baiser que tu me donnes et dont rien que la pensée me fait passer un frisson des pieds à la tête. C'est ta faute, chéri, si mon esprit vagabonde et si je finis par te dire des méchancetés, pardonne-moi, cher aimé, si je t'ai fait de la peine, vois-tu une fois qu'on t'aime et qu'on est aimée par toi, on ne peut plus se passer des tes caresses, de ta présence, de tes gronderies, de ces scènes pendant lesquelles on ne fait plus qu'un, enfin de toi, tout ce qui est toi, tout ce qui vient de toi, et cet isolement où tu m'as laissée pendant 5 longs mois, me fait perdre la tête; vois, chéri, où j'en suis réduite, à me plaindre de toi, de tes courtes lettres, à douter (sans toute fois le croire réellement au fond du cœur) à douter, dis-je, de tout ce que j'aime le plus au monde, à penser qu'une étrangère aurait pu se glisser entre ton cœur et le mien, entre ta pensée et la mienne; fi, la vilaine jalousie, elle me fait horreur! Dire que si tu avais ces idées là sur moi, j'en serais cruellement offensée et chagrine; c'est que tu es meilleur que moi, ou plutôt, c'est parce que tu devines que mon cœur n'y est pour rien, il t'aime follement, il t'aime aveuglément, c'est ma plume qui est une vilaine radeuse, car si elle m'obéissait toujours, il n'y aurait jamais rien qui puisse te faire de la peine. Tu as raison, mon bien aimé, de dire qu'avec toi je ne serai jamais froide, mais je veux que tu finisses par dire et surtout par croire que jamais Honda ni Brune n'a pu aimer aussi sérieusement et aussi follement que ta petite femme. Penses-tu que nos 5 enfants et nos 8 ans de mariages me gênent? Au contraire, c'est ce qui me donne tant d'aplomb, c'est ce qui me met du feu dans le cœur, dans la tête, c'est ce qui fait que je m'accroche à toi, que je suis à toi que tu es à moi! Mon Dieu! je suis si heureuse, je voudrais tant

Donner du bonheur à mon mari à mes enfants; bénissez mon bonheur
et mon bon vouloir! — Quelle différence, chéri, le 11 juillet 58 j'étais
timide, craintive, froide, oh, froide nous je craignais les sorties
par où tu voulais me faire passer, j'avais peur de l'inconnu,
mais je t'aimais, j'avais confiance en toi; j'aurais tant voulu que
tu me comprennes, mais pour cela il fallait me comprendre moi-
même; enfin, que te dire, j'étais, malgré l'âge, encore trop jeune
et trop innocente, tu dois comprendre aujourd'hui que tu me
comprends, si cette idée me rendait craintive et méfiante. Enfin
tu as rompu la glace, aussi ne te plains de rien le 11 juillet
76, et ne te plains pas des frissons que je te fais sentir, c'est
bien toi qui t'a voulu et qui le veux encore. — C'est mal chéri,
de te dire tant de folies, je n'en dois pas de toute la nuit. Tu
revois, je t'aime, les enfants t'embrassent et m'attendent pour
dîner; tu vois comment tu as une petite femme sage, elle ne vou-
drait pas te quitter et cependant, il le faut. Devines, petit monstre
à qui je penserais tout le temps du dîner? — Je t'aime. —
Le 2 juin 1876. — Répondons à ta lettre, et soyons sages: Je suis heureuse,
mon bien aimé de te savoir gai et rajeuni de 10 ans, mais vois-tu,
il faut conserver ta gaieté et ta santé ici à Paris, il n'y a pas d'affaire
qu'il y tiens; si tu as des soucis, il faut me les raconter, à deux ils sont
plus légers, mais je meurs absolument reprendre tous mes biens et ta
santé, ta gaieté qui te rend ^{si} jeune, si aimable, m'appassivement aussi,
je suis fatiguée de prêter tout cela aux autres, juge, si tu dois m'en
apporter une provision de baisers, de caresses, d'amour, de rire, et de
joie. — Je sais que M^{re} Claud et Andrada ne s'entendent pas trop bien,
je n'ai rien voulu t'en dire pour ne pas te tourmenter inutilement,
d'après pour le moment ce n'est rien de bien grave et de dangereux
pour la maison et à ton retour il sera grandement temps d'y met-
tre les ho!à! — Ce que je vois c'est que M^{re} Claud prend tout à fait
sa tâche à cœur, il n'a pas assez de confiance en lui-même, pour
cela il consulte papa, mais il surveille très bien ta maison, et
je te dis, ne te tourmente pas, elle est entre de bonnes et sûres mains.

Si je t'en parle, c'est que je vois que dans ta lettre tu te tourmentes
inutilement. — Si tu savais comme j'ai l'eau à la bouche chaque fois
que tu me parles des éclats de rires du sexe ton que vous ferez, des bons
petits dîners de famille où tu es le boute en train, vilain chéri, tu
me présentes un beau fruit et je n'en jouis que par la pensée. Tu
me dis tant tant de bonnes choses; c'est comme un beau rêve, ta chère ca-
serie, aussi il me prend des envies folles de t'embrasser, j'uge comme le
réveil m'est pénible. mais tu fais bien va, de me faire rêver, c'est di-
cendement bon, et cela me fait passer le temps et de plus, il y a une foule
de bonnes choses accumulées là... et à ton retour.... chéri bien aimé, que
je t'aime! — Je n'oublie pas que tu as une foultitude de choses à me dire
et il faudra procéder par ordre car je veux que tu n'oublies rien rien,
que puis tu bien avoir à me dire un les mais gabants? Ah! tu crois
qu'en arrivant le 10.... et bien tu te trompes, nous sommes fiancés, il fau-
dra attendre jusqu'au 11 juillet, à moins.... à moins que tu ne saches
m'ensorceler; moi je suis décidée à me laisser faire la cour: chacun
son rôle, cher aimé. — Ta petite lettre a fait un plaisir immense à M^{lle}
m^{ère}, elle est tout à fait remise, grâce à Dieu, les petits frères aussi se por-
tent bien. Ils ont maintenant chacun, deux lettres de leur papa, il n'y a
que Bibiche qui n'en ait qu'une, son pauvre petit cœur s'est gonflé, mais
je l'ai consolée en lui disant que si elle n'en recevait pas 2, comme
les autres, papa jinho lui donnerait deux baisers en plus. — Qui je suis
fière et heureuse de savoir que tous et toutes à Paris envoient leurs correspon-
dances, ici à Paris ils se demandent aussi ce que nous écrivons et voudraient
bien le savoir; quelquefois j'ai une envie folle de publier tes chères let-
tres de ci et de là par dessus les toits tout le bonheur que tu me donnes et puis,
je me ravise, c'est si bon de n'avoir rien ni personne entre nous deux
et ne pas gaspiller devant des oreilles inconnues ou indifférentes, ce que
nous avons de plus sacré dans le cœur; si on me trouve froide, tant
mieux il y en aura davantage pour toi. Ceux qui vivent intérieurement
avec moi, cependant voient bien que mon cœur bat à se rompre, sur-
tout quand mon cher petit fou me fait encore perdre la tête par ses af-
fectueuses lettres. — Je regrette que M^{me} Harl ait eu un enfant malade.
P. 4 elle remis une petite lettre? Je vois avec satisfaction que ton imagina-

aussi vagabonde du retard d'une lettre. Cher fou, serais-je capable de
laisser passer un vapeur sans t'écire ? J'en serais encore plus punie
que toi. Cela ne pourrait m'arriver que par maladie, mais le bon
Dieu me protège. Tu sais, chéri, chaque nouvelle faiblesse que tu me
montrés me donne plus d'aplomb et me rapproche de toi, j'ai tout de
te le dire, tu voudras cacher ton jeu ; mais je te prévient que je suis
fine et que je te connais mieux que je ne veux le dire et le faire
sentir, je te prévient aussi, que malgré tout je t'aime follement. —
Tu sais, chéri qu'au commencement de ma lettre je t'ai promis d'être sage,
et que je ne le suis pas du tout ; m'as-tant pis, sur ce point-là je reviens
à être sage. — Je regrette avoir envoyé ma photographie au D^r Bil-
lard puisqu'il te traite si légèrement et j'espère que tu ne la lui auras
pas donnée. Tu aurais dû consulter un autre médecin pour être sûr de
quelles cours tu devais faire usage ; qui sait si le D^r M. ne se trompe pas.
— Depuis que maman et mes sœurs vivent intimement avec moi j'ai
reçu bien des confidences que je ne puis te dire par écrit. Je voudrais
et il faudrait absolument marier Marie. Léonie n'est plus si folle et
ferait aujourd'hui une femme simple et sérieuse ; elle m'a avoué (et je
l'ai vue ainsi je la crois) qu'il y a 6 ans elle ne se serait jamais ma-
riée et qu'elle n'aurait pas changé son rôle de jeune fille courante toute
les fêtes pour le rôle d'une femme casanière aux goûts simples, mais
qu'aujourd'hui elle n'aime plus les fêtes et qu'elle n'aspire qu'à monter
à celui qu'elle aime qu'elle peut vivre sans luxe sans que ce la soit un
sacrifice pour elle, et je le crois chéri, les Leuzinger sont faites pour
aimer leur maris et leur montrer de la sagesse. Que dis-tu du peu de
modestie ? — J'en étais je avec toi chéri, pour me promener jusqu'à l'Arc
de Triomphe le 6 mai, suspendue à ton bras et te querellant pour
avoir travaillé tout le dimanche. Oui, cher aimé, je te crois, j'ai obtenu
un tout tout tout, aussi quel rêve de bonheur le 11 juillet, comme
je m'en vais te gâter, t'aimer, te caresser, te passer toutes tes fantai-
sies. Quel bonheur pour moi de savoir que tu es heureux par moi, de
voir dans tes yeux dans ton cœur et de t'entendre dire de ces mots à de-
mis voilés, qu'on devine plutôt qu'on sent et qui vous font passer de
ces moments délicieux où l'on voudrait mourir pour ne plus se sentir
vivre. C'est bon de vivre, mais c'est encore meilleur de revivre et c'est ce
que nous allons sentir après un si long voyage, si Dieu le veut, aussi devons-
nous le prier doublement. — Ta femme, Eugénie, Marie.